

Pour le 11 novembre 2011

Comme chaque année, nous sommes rassemblés devant le monument pour commémorer la fin de la Grande Guerre, pour écouter une fois encore la litanie funèbre des noms égrenés des enfants de Qt morts au combat, et la sonnerie lugubre de l'appel aux morts.

C'est notre premier devoir de témoigner notre mémoire fidèle aux poilus de 14-18, mais aussi à tous les combattants tombés dans les combats et les guerres menées au nom de la France et du peuple français. Si l'intervention en Lybie s'est terminée sans perte du côté des forces françaises, il faut s'en féliciter ; mais il n'en est pas de même en Afghanistan, où 75 militaires ont payé de

leur vie notre décision d'intervenir dans cette région. Et je veux associer ces soldats à la cérémonie de ce matin.

La mémoire des tragédies passées devrait nous éclairer sur notre présent. Au sortir de la Grande Guerre, dans l'Europe exsangue, se sont développés des mouvements en faveur de la paix, qui ont abouti à la création de la Société des Nations ; mais la crise de 1929 a fait resurgir et s'exacerber les nationalismes. Malgré les efforts d'Aristide Briand, ministre des affaires étrangères, et de son homologue allemand, les Européens furent incapables de comprendre leur intérêt commun à long terme, ils s'enfermèrent dans des conflits d'intérêts immédiats. Alors même que les technocrates des banques proposaient un soutien rapide et sans

condition, les gouvernements - le français en particulier - voulurent imposer des conditions politiques, qui retardèrent dramatiquement la solution.

Au sortir du 2ème conflit mondial, la CECA, le traité de Rome, la construction européenne, nous ont peu à peu des outils techniques pour affronter les crises. Mais il manque comme dans les années trente, un volonté et un pouvoir politiques à l'échelle européenne pour dépasser les égoïsmes nationaux et faire comprendre aux peuples et à leurs gouvernants leurs intérêts communs sur le long terme.

Le risque de la régression est là, la tentation du repli nous guette. Enfermés dans notre pré carré, en face de nos voisins retranchés dans leurs forteresses, les folies guerrières

ne seraient pas loin.

*En rédigeant ce message, j'écoutais hier le finale de **'L'homme qui titubait dans la guerre'** un opéra contemporain d'Isabelle Aboulker. En arrière plan, on entend la voix d'un enfant qui appelle les noms des morts et le récitant donne un texte de Romain Rolland : **'Sans un puissant coup de barre, je vois à l'horizon un siècle de haines, de nouvelles guerres de revanche et de destruction. Les alliés se croiront victorieux, et ils seront vaincus, conquis par la défaite. Puissent-ils, au milieu des triomphes enivrants mais trompeurs, reprendre conscience de leurs écrasantes responsabilités envers l'avenir. Qu'ils songent que chacune de leurs erreurs et de leurs abdications sera payée par leurs enfants et leurs petits-enfants.'***

